

Cinéma américain indépendant : trois films, trois tendances

Martin Girard

Numéro 180, septembre–octobre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Girard, M. (1995). Compte rendu de [Cinéma américain indépendant : trois films, trois tendances]. *Séquences*, (180), 21–21.

Cinéma américain indépendant: *trois films, trois tendances*

Quand on parle de cinéma américain, on songe tout de suite à Hollywood, à ses stars et à ses gros budgets. Le fait est, bien sûr, qu'il existe aussi toute une production indépendante dont la diffusion aux États-Unis mêmes est parfois aussi limitée que peut l'être celle des films européens. Ceci dit, on serait parfois bien en peine de déceler la vraie nature de cette soi-disant indépendance dont jouissent les auteurs œuvrant en dehors de Hollywood.

Avec *Things to Do in Denver When You Are Dead*, le jeune cinéaste Gary Fleder signe un premier film qui s'inscrit dans la vogue actuelle des thrillers branchés à la Tarantino. Or, cette tendance à mixer violence, humour noir et dialogues ironiques sur fond de culture populaire a d'ores et déjà été récupérée et assimilée par les grands studios (voir le récent *Kiss of Death*). De plus, pour son premier film, Fleder peut déjà profiter de la présence de quelques acteurs connus comme Andy Garcia et Christopher Walken. Filmé avec beaucoup d'aplomb (le montage et les effets sonores sont remarquables), solidement écrit et joué, *Things to Do in Denver* demeure une bonne surprise. L'influence de Tarantino se fait particulièrement sentir dans la caractérisation des personnages, tous passablement excentriques (Treat Williams, par exemple, joue le rôle d'un employé de salon funéraire qui se pratique à la boxe en se servant des cadavres). Ceci dit, on chercherait en vain ici la moindre parcelle de subversion. Fleder tourne avec sang-froid, contrôlant chaque aspect de son film pour en faire visiblement une carte de visite à l'intention des *majors*. C'est donc ailleurs qu'il faudra chercher l'âme d'un véritable cinéma américain indépendant.

C'est déjà plus probant dans *The Brothers McMullen* d'Edward Burns. Tourné en 16 mm. au cours de plusieurs week-ends consécutifs, le film met en scène trois frères d'origine irlandaise qui traversent différentes crises amoureuses. Le plus vieux trompe sa femme, tandis que les deux autres

hésitent, pour diverses raisons, à s'engager dans des relations durables. Le film a remporté un prix au Sundance Film Festival et semble avoir comblé de plaisir le public du FFM qui riait de bon cœur à la projection. Le scénario se résume en fait à une série de conversations filmées sans aucun apprêt et où perce un humour parfois rafraîchissant. Le sujet demeure néanmoins d'une grande minceur et les interprètes sont loin d'être à la hauteur. Ce qui déconcerte le plus cependant, c'est jusqu'à quel point ce film indépendant épouse le conservatisme en règle dans les films hollywoodiens. Véritable apologie des valeurs traditionnelles de l'Amérique, *The Brothers McMullen* ne fera aucune vague.



The Brothers McMullen

Beaucoup plus subversif, *The Doom Generation* se présente comme «le premier film hétérosexuel de Gregg Araki» (dixit le générique). Ce jeune réalisateur gay, à qui l'on doit *The Living End* et *Totally F***ed Up*, nous offre ici sa propre variation sur le thème du *road movie* criminel à la *Bonnie & Clyde*. Se situant quelque part entre son propre *The Living End* et le *Natural Born Killers* d'Oliver Stone, *The Doom Generation* est un exercice de style ultraviolent, ultrakitch et ultrabranché. Traité sur le ton d'une bande dessinée avec un look volontairement criard et rock'n roll, le film met en scène

trois jeunes paumés californiens qui forment un improbable triangle amoureux plongé dans un univers où le *gore* fait bon ménage avec l'humour noir. Totalement dépourvu de contenu social ou psychologique, le film est une aventure qui carbure uniquement à l'adrénaline, aux sensations fortes et à l'urgence de transgresser les tabous. Pour artificiel qu'il soit, l'exercice a au moins le mérite de proposer une véritable alternative au conservatisme hollywoodien. Mais d'aucuns pourront la juger peu souhaitable. Personnellement, je suis preneur.

Martin Girard